

Remerciement

Lors de la remise du prix Bibliomedia, le 29 juin 2011

Je veux dire toute ma reconnaissance au jury du prix Bibliomedia, et particulièrement à Pierre-Yves Lador qui, avant même son discours de ce soir, a écrit sur mon livre un de ces articles dont tout écrivain peut rêver, mais dont tout écrivain redoute de rêver sans espoir.

Pour ma part, j'ai attendu plus de quarante années d'écriture et plus de quarante livres pour découvrir, sous la plume de Pierre-Yves Lador, qu'un de mes romans procurait « une jubilation teintée de mélancolie, proche du bonheur ». Proche du bonheur ! Eh bien je trouve, à tout prendre, qu'il valait la peine de patienter quarante ans.

D'autant plus que mon attente n'a pas été trop douloureuse, pour la bonne raison qu'elle n'était qu'à moitié consciente. Bien sûr, comme tout écrivain, j'ai toujours espéré qu'on trouve à mes livres toutes les qualités du monde, mais cette idée que leur lecture puisse rendre *heureux*, si peu que ce fût, je n'y songeais pas explicitement. Peut-être parce que je vivais avec l'idée à la fois romantique et sévère que la littérature doit troubler plutôt qu'enchanter, sonder les gouffres amers plutôt que les cieux limpides, écouter les cris du monde plutôt que ses chants ou ses rires. Peut-être craignais-je aussi qu'un livre qui ne fouillerait pas les noirceurs de l'âme et les malheurs de la condition humaine ne fût un livre frivole et platement divertissant.

Les années ont passé, et je ne pense plus tout à fait ainsi. Entendons-nous : je crois plus que jamais que la littérature est un art exigeant, et je pense plus que jamais que l'écrivain, s'il ne cherche qu'à plaire et divertir, s'il se met à l'écoute intéressée des attentes du lecteur, qu'un tel écrivain n'est pas un créateur mais un fabricant. Mais je crois aussi que les œuvres les plus grandes – et les plus graves et les plus intransigeantes – alors même qu'elles sont pétries de doutes, d'interrogations, de noirceurs et d'angoisses, n'en sont pas moins, d'abord, des œuvres *d'art*. Dès lors, elles vont aussi procurer au lecteur ce sentiment qu'invoquait le peintre Nicolas Poussin, et qu'il appelait la « délectation ».

Bref, c'est tout simple : l'écrivain cherche une forme de vérité, mais il la profère dans la beauté. Dès lors, quand même cette vérité serait cruelle ou noire, le lecteur peut y trouver du « bonheur ». Et rien ne me paraît plus désirable, quand j'écris, que de procurer ce bonheur-là. Plus j'y réfléchis, plus je le vois clairement : ce que j'espère laisser à ceux qui me lisent, ce n'est ni un catalogue de thèmes, ni une galerie de personnages, ni une collection d'histoires. Ce sont des occasions de bonheur. Au fond, je n'aspire à rien d'autre.

J'ajouterai ceci, qui me tient singulièrement à cœur : il se trouve que j'écris des romans *et* des essais. Il se trouve aussi que pour diverses raisons, je suis souvent mieux connu pour mes essais que pour mes romans. En France en particulier, je me suis presque fait un début de nom comme auteur d'un livre sur Jean-Sébastien Bach et d'un autre livre sur Alban Berg. Mais même ici, en Suisse, il n'est pas rare qu'on regarde mes essais avec approbation, mais qu'on aborde mes romans avec circonspection, pour ne pas dire pire. Sans doute les trouve-t-on trop intellectuels, trop « difficiles », semés de discussions abstraites.

C'est évidemment un énorme malentendu. D'abord parce que mes romans, je le sais de source sûre et parfois

douloureuse, sont habités et hantés par les images, les sentiments et les passions, autant que par les idées. Mais aussi parce que les idées elles-mêmes sont des images, des sentiments et des passions, et ne peuvent rien être d'autre, dans les romans comme dans la vie. C'est bien pourquoi les plus grands écrivains, que je ne prétends pas égaler mais que je prétends aimer, ont toujours été, tout naturellement, des écrivains du cœur *et* de l'esprit. L'amour, la connaissance, c'est le même mot, disait Albert Camus.

J'ajouterai que dans notre monde, et tout particulièrement notre monde contemporain, le divorce entre l'esprit et le cœur, entre l'intelligence et ce qu'on nomme, d'un mot aussi vague que redoutable, l'« émotion », n'a jamais été si patent, si appauvrissant, si inquiétant. Trop souvent, les romanciers ne sont guère amis de la pensée, et les penseurs ne sont guère amants de la beauté. On trouvera peut-être que si l'esprit et le cœur, l'intelligence et l'émotion suivent des chemins divergents, cela n'est pas bien grave. Mais si, cela est bien grave ! Car cela veut dire, ni plus ni moins, que la vérité se détourne de la beauté, que la beauté se déprend de la vérité. Or qui peut les réconcilier – car il le faut ? Qui peut chanter leurs noces nécessaires ? Nécessaires à la pleine dignité de l'homme, à son plein accomplissement ? Qui, sinon l'écrivain ?

Si je vous dis tout cela, c'est pour mieux affirmer combien, à mes yeux, l'écriture est décidément un *art*. Avant tout, par-dessus tout. Elle doit et peut parler de l'abstrait comme du concret, de l'idée comme du sentiment, pourvu que des uns comme des autres, elle fasse œuvre de beauté. L'honneur qui m'est fait ce soir me semble la preuve que je ne suis pas seul à penser ainsi, que je ne suis pas seul à cultiver cette idée et cet idéal de la littérature.

Que je ne suis pas seul, je le sais aussi parce que des éditeurs ont lu mes livres, les ont aimés et les ont publiés. Je viens d'apprendre, voilà quelques heures à peine, le décès brutal de Vladimir Dimitrijevic, qui fut le premier à

m'accueillir, et auquel vous me permettez de rendre hommage ici, comme j'exprime ma reconnaissance aux Éditions Zoé, ma maison depuis bientôt vingt ans.

En tout état de cause, je veux le redire avec force : si vraiment la lecture de mon *Véronèse* a procuré du « bonheur » aux membres du jury Bibliomedia, le prix qu'ils me décernent aujourd'hui me donne, en retour, et malgré toutes les tristesses, une très grande joie.